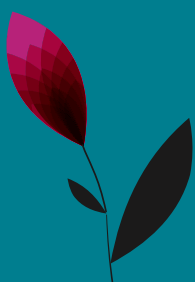
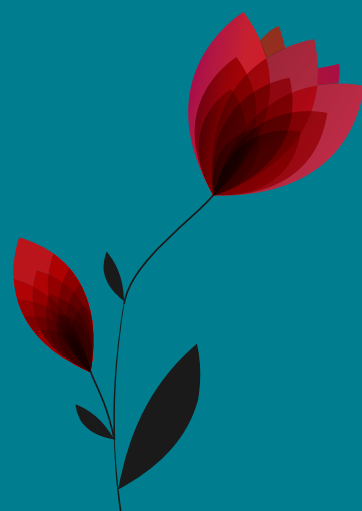
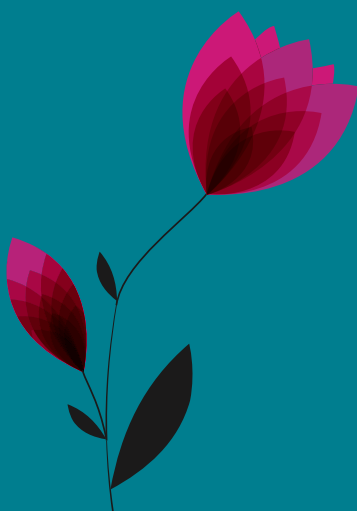
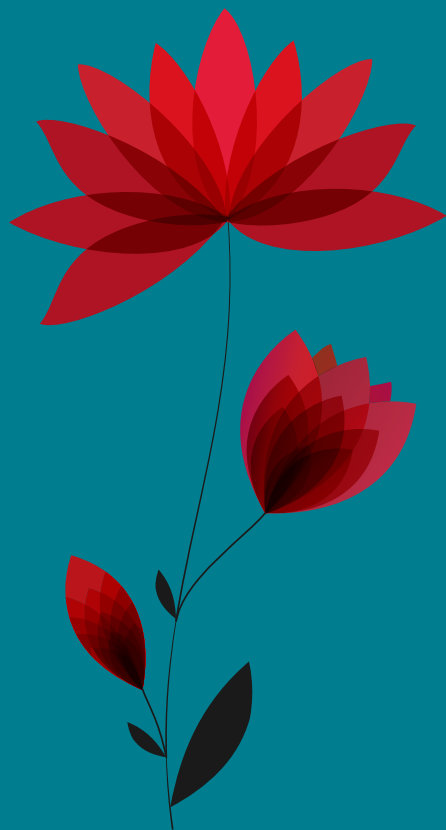
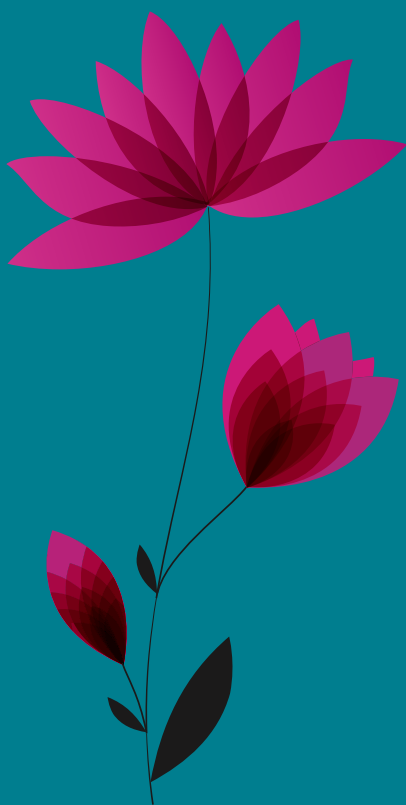
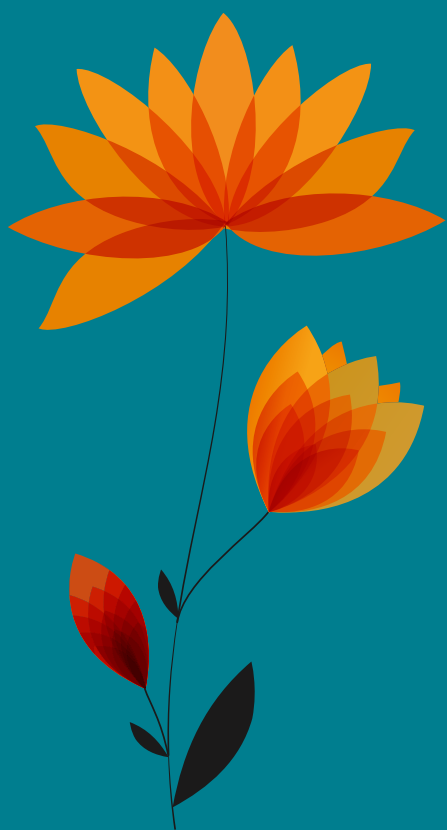


Présentation de la FORMATION FÉMINISTE À L'INTELLIGENCE COLLECTIVE (FFIC)



mediterranean women's fund
Fonds pour les Femmes en Méditerranée





Intention

Depuis sa création, en janvier 2008, le Fonds pour les Femmes en Méditerranée – FFMed – s’engage à renforcer le mouvement des femmes dans l’ensemble des pays du bassin méditerranéen.

Son objectif : contribuer de façon concrète et ambitieuse à améliorer la condition des femmes et la promotion de l’égalité des sexes.

Le Fonds pour les femmes en Méditerranée a trois missions d’accompagnement des femmes : d’un point de vue financier, stratégique et pédagogique.



1. Un accompagnement financier

- Soutenir financièrement, ou aider à trouver des moyens financiers ou matériels, des actions décidées par des associations, des organisations et/ou des individus qui œuvrent pour l’égalité entre les hommes et les femmes dans les pays du bassin méditerranéen.

Depuis 2009, le Fonds a soutenu 227 projets d’associations dans 19 pays de la région méditerranéenne, pour un montant de près d’un million d’euros.



2. Un accompagnement sur la stratégie

- Proposer à des associations d’un même pays de se rencontrer et d’élaborer une stratégie commune, au-delà des divergences habituelles.

Le manque d’union entre les diverses associations de femmes d’un même pays amoindrit souvent l’impact des batailles à mener.

A partir d’une méthode éprouvée dans divers contextes épineux (Egypte, au lendemain de la révolution, Tunisie, après le Printemps arabe, Algérie, héritière de la décennie noire, Lybie, post-règne Kadhafi...), le FFMed organise un atelier de travail, sous la forme de rencontres de deux jours, permettant l’échange et l’élaboration de réflexions stratégiques pour le mouvement des femmes.

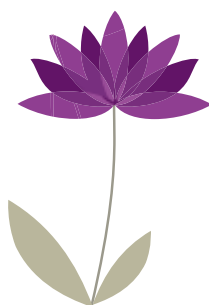
Par la mise en place de cet atelier (dont nous prenons en charge l'organisation, la coordination et l'animation), nous participons ainsi à réinstaurer un dialogue que les événements politiques et/ou sociétaux ont malmené et à recentrer les associations sur leur objectif commun : défendre le droit des femmes, en priorité.



3. Un accompagnement pédagogique, et de formation féministe

- Organiser en direction de la jeune génération de femmes de divers pays de la Méditerranée, des cycles de formation en intelligence collective dont le but est d'éveiller ou conforter la confiance en soi, l'estime de ses capacités personnelles et de son potentiel, et l'outiller pour savoir travailler collectivement, en gérant les points de divergence.

Notre but est, explicitement, d'amener les participantes à clarifier leur conscience concernant la situation des femmes, à oser défendre ce droit et, également, à oser se définir féministe sans craindre les réactions de jugement. Il est, bien sûr, évident que nous veillons à ce que chacune sache adapter les moyens de son engagement au contexte dans lequel elle vit, afin de se préserver au mieux.





Contexte

Alors que tant d'objectifs sont communs aux femmes dans leur bataille pour l'égalité, force est de constater que leur mouvement est peu unifié. Si certaines batailles font encore consensus (comme la lutte en faveur du droit à l'avortement, de la parité salariale, contre les violences conjugales, le viol et abus sexuels...), les points de divergence divisent beaucoup les associations. Avec, en France, deux sujets qui opposent (voire divisent) explicitement les unes et les autres : le port du voile (oppression ou liberté individuelle ?) et la liberté de prostitution (même balancier).

En 2011, la Méditerranée a vu fleurir les printemps arabes, période prometteuse de démocratie. Les femmes ont participé largement à ce mouvement, occupant l'espace public comme rarement. Elles savent le danger de l'intégrisme puisque la région le subit de façon violente – et elles en sont les toutes premières victimes. Dans la région, où la montée des extrémismes religieux n'épargne ni les pays du Nord ni ceux du Sud, elles identifient, depuis cette dernière décennie, la menace considérable d'une remise en cause possible de leurs droits.

Constitué d'actrices de terrain, le FFMed a été très alerte et réactif à cette situation. En effet, ses membres fondatrices sont toutes originaires du bassin méditerranéen – Algérie, Espagne, Maroc, France –, et engagées depuis plus d'une vingtaine d'années en faveur du droit des femmes. Leur investissement dans des associations locales ainsi que l'appartenance à de nombreux réseaux régionaux légitiment leur connaissance concrète du terrain. Elles mesurent ainsi parfaitement les défis quotidiens auxquelles les femmes sont confrontées, entre fondamentalisme et banalisation de la violence qui leur est faite.

Forte de son expérience, le FFMed a observé avec accablement que les contextes politiques, du nord au sud du pourtour méditerranéen renvoyaient toujours la question des femmes au second plan, au regard des priorités et politiques et sociales, comme si elle n'en relevait pas (comme, par exemple, aux lendemains désenchantés des révolutions arabes).

Dans ces contextes épineux, le mouvement des femmes lui-même peine (ou culpabilise ?) à considérer sa cause aussi essentielle et urgente que tout autre enjeu. Tout en portant l'ambition immense d'un changement social profond, il ne parvient pas à se donner l'envergure que cela implique.

Deux éléments majeurs viennent aggraver cette situation :

- la division entre associations, dans de nombreux pays
- l'absence de transmission des aînées à la jeune génération

C'est ainsi qu'est née, au sein du FFMéd, la volonté de renforcer le mouvement des femmes dans le bassin méditerranéen. Avec une conviction inébranlable : seul un mouvement des femmes fort peut et pourra influencer sur un changement pour plus d'égalité et de justice et pour l'élimination des violences et discriminations faites aux femmes.

Le FFMéd a donc choisi de concentrer son travail sur le renouvellement générationnel et d'accorder aux jeunes femmes espace, temps et moyens pour s'outiller au mieux afin de porter un engagement féministe.

D'une durée totale de 15 jours, la formation féministe en intelligence collective (FFIC) en est la traduction concrète.

Durant trois années, cette formation s'est donc menée sous forme de recherche-action, dans quatre pays de Méditerranée (Algérie, France, Maroc, Tunisie).



Si l'idée initiale et la vision directrice de la formation FFIC reviennent à **Caroline Sakina Brac de la Perrière**, le FFMéd remercie particulièrement et grandement **Véronique Guérin, Cathy Lumalé** et **Souâd Belhaddad**, toutes trois intervenantes principales. Leur compétence et leurs apports créatifs et innovants, tout au cours de ce travail, ont permis une co-construction permanente, à l'image du mouvement des femmes. En mouvement, toujours...

Entretien avec Caroline Sakina Brac de la Perrière

Fondatrice du FFMed

Initiatrice du projet FFIC – formation féministe en intelligence collective

Conceptrice du programme

Caroline Sakina Brac de la Perrière, avec quatre autres complices, crée le Fonds pour les Femmes en Méditerranée en 2008.

Quatre ans plus tard, elle conçoit puis lance la formation féministe en intelligence collective, FFIC, pour outiller la jeune génération à savoir minorer certaines divergences pour mieux travailler ensemble, pour les droits des femmes.

Est-ce que lorsque se crée le FFMed, il y a presque dix ans, l'idée d'une formation féministe à l'intelligence collective auprès de la jeune génération émerge en même temps ?

Avant même ! J'ai suivi, aux Etats-Unis, en 1996, ma première formation féministe, qui était dispensée par Global center. Elle rassemblait une trentaine de jeunes femmes du monde entier pendant trois semaines sous la forme d'école populaire mêlant la théorie, les outils pratiques du travail associatif, la rencontre avec les leaders féministes et les jeux de rôles, et la réflexion sur soi. Même si c'était long (trois semaines sans mes filles, 5 et 7 ans), et en anglais, j'y ai beaucoup appris. Puis, plus de dix ans plus tard, en Algérie, juste avant la création du Fonds pour les Femmes en Méditerranée, en 2008, j'ai pensé à reprendre l'idée, en l'adaptant au contexte algérien, pour former la relève du mouvement des femmes, qui était à l'époque très affaibli par la période du terrorisme. Cela avait été un succès, mais j'ai compris en faisant l'évaluation avec les participantes que j'aurais dû donner plus de place à certains modules, en réduire certains, comme ceux sur les droits, et en éliminer carrément d'autres, dispensés dans d'autres formations (le montage de projet, par exemple). Les jeunes femmes formées à l'époque

ont toutes insisté pour qu'il y ait plus de temps consacré au travail sur l'estime de soi, sur la sexualité, la transmission des plus âgées, avec des outils comme le théâtre, les jeux...

J'en ai donc tiré des leçons pour finalement concocter cette formation sur mesure, FFIC, en 2012, totalement modelée par nos expériences personnelles au sein du mouvement de femmes, échecs et réussites comprises. Comme un bilan du long parcours d'une femme engagée.

Je suis née et j'ai grandi en Algérie; mon histoire familiale, d'abord, puis la réalité environnante, m'ont très tôt sensibilisée à la question des femmes. Quand j'ai eu 16 ans, je suis partie faire mes études en France et là, je me suis engagée dans le Mouvement de libération des femmes (MLF); l'époque était foisonnante, créative, iconoclaste. De retour chez moi, à Alger, j'ai cherché à contacter les groupes de femmes encore en semi-clandestinité: le pays était encore sous parti unique, qui avait un contrôle absolu sur la société.

Puis, après les émeutes d'octobre 1988, il y a eu une ouverture démocratique, avec la liberté d'expression et d'association: des dizaines d'associations ont alors émergé dans le paysage public. L'association que j'avais rejointe deux ans auparavant, l'Association pour l'égalité devant la loi entre les femmes et les hommes, a enfin eu une existence légale: le mouvement des femmes algérien a commencé à se structurer. On a connu un moment fort, avec, par exemple, dix mille manifestantes dans la rue le 8 mars 1990, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes! C'était exaltant et rude à la fois. Tout était difficile, mais tout était possible.

Dans ce mouvement de femmes algérien, comme en France et tant d'autres pays, j'ai sans cesse rencontré des femmes toujours très courageuses, très dynamiques, avec d'incroyables énergies et compétences, et qui osaient endosser des représentations très négatives dans leur société, comme celle de « *la femme qui prend de la place* », pour faire avancer la cause. Par leur action de terrain, leur rassemblement en collectif, elles ont osé remettre en question le système de domination patriarcale établi dans leur pays et ont

considéré avoir « leur place » à prendre ! Grâce à elles et, je le répète, à leur capacité à avoir fédéré, les droits des femmes sont devenus une revendication qui a changé leur condition, dans le monde entier.

Pourtant, malgré toutes ces qualités, les organisations ne fonctionnent pas aujourd'hui aussi bien qu'elles le devraient. Pourquoi ? Avec une telle énergie, un tel talent, un tel courage, pourquoi, entre elles, le constat est-il celui d'une déperdition d'énergie, d'un point de vue psychologique et organisationnel ?

Alors, pourquoi, justement ?

La réponse à cette question, qui a obsédé mon engagement et mon travail depuis des années, je l'ai d'abord trouvée en moi, et dans mon entourage féminin et féministe. La cause des femmes, oui, mais la mienne d'abord, à titre individuel ? Est-ce que je sais bien nommer quelles sont mes émotions ? Je sais que je peux éprouver de la colère, de la tristesse, un sentiment d'injustice, mais est-ce que je sais bien les différencier et surtout, est-ce que j'arrive à les nommer en moi ? Est-ce que j'identifie clairement les situations où je me sens en danger, est-ce que j'arrive à trouver mes garde-fous, à développer des défenses et des bonnes stratégies ? Autrement dit, avant de me retrouver en groupe, dans un mouvement collectif, est-ce que je sais bien me situer individuellement ? Or, quand on est une femme, on se connaît peu ou mal, et souvent, consciemment ou inconsciemment, on éprouve difficilement estime de soi et confiance en soi. De même, on revendique légitimement un droit sur notre corps, mais est-ce qu'on le connaît bien, est-ce qu'on éprouve un bien-être, une aisance physique, clé majeure pour affronter des situations complexes ?

En collectif, ces manques ressortent de la même façon : manque d'attention et d'écoute, par exemple, lors d'un débat interne ou public, difficulté à entendre la parole de l'autre, si elle est différente ou divergente ; difficulté de lâcher prise pour la leader ou, pour une membre d'équipe, difficulté de se positionner face à une figure d'autorité ; difficulté, voire incapacité souvent, à gérer les conflits de façon non violente et surtout, grande absence de transmission des expériences passées... Comme si les jeunes femmes ne se heurtaient pas au même système patriarcal, et comme si les aînées n'avaient rien à partager !

Vous en parlez avec tristesse...

Bien sûr... Cette analyse, cela d'abord été une réalité pour moi, et de nombreuses autres activistes. Il y a eu certains gâchis... J'ai été actrice et témoin de périodes où il y avait tellement de possibilités d'avancer et où nos incapacités personnelles, psychologiques nous ont fait rater des occasions... Nous avons manqué de confiance et de bienveillance entre nous, avant tout... et du coup, dans cette rivalité au sein du mouvement, en se trompant d'adversaire, nous avons rendu service malgré nous aux pouvoirs en place qui se réjouissaient et se réjouissent encore que le mouvement des femmes ne tienne pas debout.

En Algérie, on l'a vécu de plein fouet : nous avions un immense besoin de batailler pour nos droits, et un grand manque de méthode dans la construction d'un projet, peu de connaissances du fonctionnement des médias, de la communication...

La tristesse, c'est donc de mesurer de quoi les femmes sont capables – je connais tellement leur énergie, leur courage, surtout dans des environnements aussi difficiles que ceux de l'Algérie, du Maghreb –, et de voir les occasions ratées ; oui, ces échecs nous ont parfois rendues malades. Aujourd'hui, je pense profondément que ces fondamentaux individuels – l'estime de soi, la confiance en soi et la bienveillance pour soi et les autres – sont essentiels pour s'organiser collectivement.

L'idée de la formation féministe à l'intelligence collective, elle est née de cette expérience personnelle et politique à la fois... De l'envie de faire autrement, en restant profondément fidèle à notre même idéal. L'émancipation des femmes et leur égalité. Surtout que certaines expériences, allant dans ce sens, m'ont prouvé que c'était possible.

Il y a donc eu des succès, aussi ?

Les échecs ont été une leçon, mais les succès aussi, bien sûr. J'ai été membre du Collectif 95 Maghreb-Egalité, un collectif qui a réuni des militantes d'Algérie, de Tunisie et du Maroc pour préparer une proposition de loi égalitaire à présenter à la quatrième conférence mondiale sur les femmes à Pékin, en 1995. Pendant des mois, on se retrouvait dans un pays ou dans un autre, pour travailler sur des

propositions législatives égalitaires au Maghreb. On a mis de côté nos points de divergence (et on en avait !), en cherchant sans cesse le consensus et en se concentrant sur ce qui nous unissait. Un jour, on s'est déchirées sur la question de la polygamie : Algérie et Tunisie voulaient attaquer bille en tête, au Maroc, c'était plus délicat. On a discuté, tapé du poing, claqué des portes, puis repris la discussion, écouté, ouvert le dialogue, les explications, avec la volonté forcée d'atteindre le même but, même si toutes n'en partageaient pas la manière. Mais il fallait mettre les ego de côté, écarter les rapports de force et de pouvoir, afin d'arriver à Pékin avec un matériau consistant et commun – et on a réussi. Parce qu'on savait que nous avions besoin les unes des autres et qu'ensemble, nous étions plus fortes pour combattre. C'était le mot précis, à l'époque : combattre. Parce que, pour rappel, on était dans les années noires, l'intégrisme puis le terrorisme ont visé d'abord les femmes.

Concrètement, comment avez-vous imaginé cette formation FFIC ?

En partant de cette réalité ressentie, justement ! D'abord, sur la nécessité primordiale, selon moi, que les femmes se relient à leur propre être, sachent déterminer leurs besoins, leurs savoirs, leurs capacités... Je pense à un de nos exercices, en apparence très simple : en cercle, une jeune fille s'avance vers une autre et doit lui donner son prénom, suivie d'une compétence particulière qui la caractérise. Autrement dit, de quelque chose qu'elle sait bien faire. Tout ce que cet exercice peut déclencher, c'est incroyable ! Peur, malaise, émotion, et souvent même des larmes... D'abord, dans les consignes, on a vite exclu ce qui relève de la cuisine, parce que les choses que les femmes admettent savoir très bien faire relèvent toujours du rôle qu'on leur a attribué : qu'une participante s'avance en déclarant qu'elle savait « très bien faire le gâteau au chocolat » était devenu un classique ! Puis, en grattant, cette même participante arrivait finalement à dire qu'elle savait bien (le « très bien » leur restait difficile) parler trois langues, voire quatre, ou bien jouer du piano, ou encore décrypter et vulgariser un schéma pour un grand auditoire... Aucune de nous, ou en tout cas très peu, et dans toute génération, a été éduquée ou formée à se valoriser, et assumer de revendiquer des qualités et capacités qui lui soient propres. En fin d'exercice, la plupart du temps, les participantes

se sentent ravies mais perturbées : « *Ça fait pas un peu prétentieux, genre la fille qui s’y croit, non ?* » Voilà, le programme FFIC, je voulais qu’il amène une jeune femme à « s’y croire », justement, à croire en elle, et en elles.

C’est comme un cheminement intérieur...

Pour moi, être féministe, c’est d’abord un travail sur soi qui passe par le corps, l’émotionnel mais aussi par la pensée, l’expression et surtout par la bienveillance. Raison pour laquelle j’ai tenu à ce que notre travail soit bâti avec des outils inspirés de diverses influences : le mouvement féminisme, le mouvement civique noir américain, le mouvement d’action non violente ainsi que le développement personnel. Avec un objectif : apprendre à communiquer ses idées mais savoir aussi recevoir celles des autres, savoir envisager la différence de l’autre comme une richesse et non un risque. On peut tout à fait intégrer les besoins de l’autre, même si ce ne sont pas les mêmes, sans pour autant perdre de vue les jeux et enjeux de pouvoir sociaux et sans perdre de vue la nécessité du collectif pour changer cette donne.

Cette formation fait donc passer la participante de l’individuel au collectif, c’est cela ?

Exactement. Il n’y a pas de succès collectif sans ce confort individuel préalable ou quand ce succès existe, c’est souvent au prix de frustrations, de souffrance, d’abnégation, de rapports de force... C’est tout ce que le FFMed ne veut pas, ou plus, pour en avoir souffert nous-mêmes, au sein du mouvement des femmes.

Qu’appellez-vous « confort individuel » ?

Il passe par la mise en place de ce que j’appelle un espace libéré, c’est-à-dire un lieu dans lequel les femmes engagées pour leurs droits et qui en payent le prix se sentent en sécurité (en anglais, on dit « safe space »). Qui n’a jamais entendu, militantes ou non, les commentaires courants, sous forme de plaisanteries ou de reproches implicites : « *Toi, de toute façon, tu défends le droit des femmes !* », « *Tu veux la fin des hommes ou quoi ?* », « *Mais vous avez*

quand même pas mal de droits, surtout comparées à d'autres pays... », « Tu n'es pas un peu excessive ? Tu ne penses pas que tu exagères la situation ? ». Je tenais donc à un lieu où des femmes, engagées ou au moins sensibilisées à leur propre situation, puissent prendre un temps pour elles, en tant qu'individu, tout en constituant un groupe. Un temps pour se connaître elles-mêmes et se rencontrer les unes les autres, se consolider personnellement et se renforcer mutuellement. Et puis, créer des liens qui leur serviront dans leur engagement. Et ce, dans un beau cadre, à la fois agréable et confortable, adaptable aux jeux et mises en corps et à la gestion du groupe en vase clos. Le choix de ces bonnes conditions, c'est souligner que notre cause vaut le coup, et donc le coût.

Puis, une fois que la participante a renforcé sa propre considération, soutenue par le groupe – car la bienveillance est un principe essentiel de notre formation –, elle peut donc envisager sa place au mieux dans un collectif.

En fait, le mot « formation »
n'est pas vraiment approprié...

C'est vrai..., même si ce programme porte le titre de formation, le projet FFIC est d'abord la proposition de cet espace « d'être ensemble », d'ailleurs inspiré par les groupes féministes des années 70, dans lequel il était primordial que chacune se sente en sécurité et en confiance.

C'est vraiment une expérience très intense, très humaine et très porteuse d'espoir aussi. L'outil du théâtre forum y participe beaucoup. Je voulais une formation qui sorte du cérébral, avec beaucoup de jeux, de mises en scène de soi, je suis donc allée chercher l'aide de personnes qui ont ce savoir-faire, et que je n'ai pas personnellement. C'est comme cela que j'ai rencontré Véronique Guérin et Cathy Lumalé, d'Etincelle, une association en développement relationnel, qui ont apporté, entre beaucoup d'autres choses, le merveilleux outil qu'est le théâtre forum. Inspiré du théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal, cette technique propose de remettre en scène des situations conflictuelles et apparemment sans issue, à partir du vécu des participantes, avec une interactivité du public présent. Ensemble, les participantes cherchent des alternatives, des solutions.

En Méditerranée, où certaines ne peuvent pas attaquer frontalement leur société, leurs traditions, ce champ des possibles, avec différentes approches d'un même problème, c'est très fort. Et puis, on rit beaucoup, certaines, dans un rôle donné, se laissent aller à la colère pour la première fois de leur vie et découvrent qu'elles adorent ça ! Il faut se rappeler que l'expérience FFIC réunit étudiantes, paysannes, chômeuses ou diplômées, venues des capitales comme de villages au fin fond de leur pays. Le théâtre forum, mais aussi l'ensemble du programme permettent la parole à toutes.

D'ailleurs, dans notre cadre de travail, toute personne, organisatrice, intervenante, invitée, ou participante partage la même place, le même statut, et peut s'exprimer sur ce qui est en train d'advenir, sans exclusion ni hiérarchie particulière. Et croyez-moi, ce matériau humain sur lequel travaille le programme FFIC, cette expérience de solitude, de souffrance, de doute surtout, et de combat des femmes pour parvenir à accoucher d'elles-mêmes, ne laisse aucune d'entre nous, jeunes ou âgées, équipe interne ou intervenantes extérieures, insensible ou indemne d'émotion. Nous vivons là une expérience de la solidarité très forte : l'histoire de chacune résonne chez l'autre, même de milieu différent, culturel, social, géographique. Ce processus d'apprentissage de soi, chacune de nous le vit ou l'a vécu.

Pourquoi le projet FFIC s'adresse-t-il uniquement à des jeunes femmes ?

Parce que son premier objectif est de construire la relève du mouvement des femmes. Mais notre travail reconnaît largement l'importance du mélange des générations : nos intervenantes ainsi que nos expertes, invitées à partager leur expérience, sont toutes plus âgées que le groupe, et riches d'un parcours d'engagement. Leur rôle, durant la formation, est crucial pour cette atmosphère de sérénité et de gaieté : elles doivent vérifier de façon régulière que le groupe formé œuvre en bonne intelligence. Et surtout, elles doivent régulièrement lui rappeler qu'on compte sur elles, sur ces jeunes femmes qui, à nos yeux, sont la relève et l'espoir, aujourd'hui comme demain. Sans pour autant les investir d'une charge trop lourde pour elles, ni « leur mettre la pression », comme elles disent parfois !

Y aura-t-il un jour un projet FFIC pour toute génération ?

Si on en trouve les moyens, on rêve de le faire ! Car concrètement, que veut dire exactement une formation féministe en intelligence collective ? Travailler ensemble en se concentrant sur nos convergences pour défendre cette cause des femmes qui, à toutes, même de manière différente, nous tient tellement à cœur. D'ailleurs, dans notre équipe, l'expérience du FFIC nous a donné la mesure de nos propres compétences, parfois peut-être minorées jusque-là : Fawzia Baba Aissa, chargée du mécénat au FFMed et généticienne, est une excellente pédagogue et anime le module sur la sexualité, Samia Allalou filme tout pour constituer un fonds documentaire de ce féminisme contemporain, Christine Buttin, grande informaticienne, alerte brillamment sur la sécurité dans les réseaux sociaux, Nadia Aissaoui, sociologue et coach, est par ailleurs une remarquable traductrice (car nos sessions sont parfois en traduction simultanée, français, arabe et berbère), Souâd Belhaddad, journaliste et auteure, dirige avec beaucoup d'humour et brio les modules de communication et d'estime de soi, et moi-même, qui encadre le déroulé de toute la programmation et me charge souvent de la transmission féministe historique/théorique, il arrive que je doive, comme psychologue, gérer les émois qui parfois émergent fortement.

Etre intelligentes ensemble pour plus d'efficacité, est-ce une question d'âge ? Je crois sincèrement qu'à n'importe quel âge, ensemble, la cause des femmes nous rend toujours plus intelligentes.

